

Communiqué 12 décembre 2012

Il s'agit aujourd'hui, le douze décembre deux-mille douze, dix-neuf jours avant la fin de l'année et neuf jours avant la fin du monde, de produire du sens. En communauté utopique, la proposition est d'arpenter un territoire dont les acteurs sont à l'enseigne d'une même indépendance et conserveraient leur caractère problématique. L'atmosphère d'errance contamine l'exposition et la contemplation promise, enrichissant le caractère transesthétique. Inscrit dans les marges, l'engagement esthétique fait état de la diversité de ses préoccupations et joue sur l'attraction des nouveaux systèmes de contrainte, tout en conservant une distance auratique. L'érosion constante des paysages bénéficie d'une colle langagière qui rend les corps résiduels. Etrangement familière, l'idée même de vernissage est déjouée, rendant invisible l'interprétation chantée d'un cabinet de curiosités et ses infinies variations sculpturales. Habitées poétiquement, les figures géométrisées du désir qui devaient interroger le réel derrière cette feuille sont habitées aussi par un sentiment de précarité. Dans ce monde, ville, périphérie devant négocier la vitesse, la durée et la trajectoire de notre contemplation, la multitude d'hypothèses du musée des comportements est mise hors d'atteinte.

L'omniprésence des basses fréquences génère une quasi-vacance de l'espace d'exposition, la radicalité spatiale étant le résultat d'un rapport essentiellement complexe au monde. Le relèvement des connivences résolument prospectives renvoie à une absence interdisant tout support hors papier, s'agglomérant en monument de la suite exponentielle de Fibonacci des prix tant cantonaux que fédéraux. La réussite ou l'échec n'ont ici aucune valeur : la scène française au sens large, naguère obsolète, ne bénéficie pas de sa première exposition dans une institution parisienne. Le périmètre d'exploration de l'archipel des nébuleuses murales, afin d'obtenir le droit de dépasser leur date limite, doit se confronter à la nature profondément indéchiffrable de ce qui se présente à eux. Dans ce paysage enneigé sans motels, on ne peut pas passer le Big Bang à travers une trieuse.

Pour contrer la linéarité, le choix a été fait d'une écriture d'avant l'alphabet afin de questionner sa capacité à produire une vision malgré les bugs de la perception. Accouchant des fictions lacunaires, elle astreint le visiteur à garder ses distances, domiciliée néanmoins dans le degré zéro de non-communication. Elle photocopie ainsi des parts de réel par un rapiècement narratif, consciente malgré tout de son caractère plutôt hypothétique que participatif et de l'oscillation entre une pluralité d'immanences et une prétendue dématérialisation. La situation apparemment dérisoire, soumise à l'effet des vagues, reconfigure ces lieux en territoires hostiles afin de souligner la vacuité du paysage et le désir de se renouveler dans la continuité. Les vecteurs de l'exploration pointent les choses pour ce qu'elles ne sont pas, en l'absence d'utilisation qui les revalorise par des trajectoires convergeant vers le tropisme centripète. On pourrait rétorquer que ce moment d'intense cristallisation est un travail préoccupé de réduire ses marges de manœuvre et transformer l'espace du musée en place forte. Ce serait pourtant sans tenir compte du fait qu'une œuvre s'apparente davantage à une expédition, et toute tentative de verbalisation témoigne d'une posture incertaine à l'intérieur de ce système d'apparition et de disparition. Pour que cela ne puisse s'apparenter à une catastrophe domestique, il a été choisi de s'éloigner du point de rendez-vous, d'abandonner les rites de passage et par une écriture concurrente tenter la sublimation d'un réel assez bas. Jouer sur l'attraction de l'engagement esthétique et l'héritage de l'in-situ aurait été à l'origine d'un festin improbable, à l'imaginaire inquiétant de l'implication personnelle. Après délibération, le silence trouble de l'excès se trouve être une source supérieure de variations infinies, permettant de révéler des réalités qu'on dit fausses. Dans un monde qui se veut aquatique, nécessairement assiégé, il aurait été prudent d'explorer les traits héréditaires communs aux œuvres et pousser la peinture dans ses ultimes retranchements, en sachant que le littéralisme foncier résulte de la logique additionnelle des maîtres en singularité.

--

www.deja-lu.tk

Curieuse pièce de littérature qu'un communiqué de presse. Comme une espèce de colle langagière qui réunit des éléments hétérogènes. Souvent œuvres anonymes, ces textes mettent à profit des notions récurrentes empruntées à divers champs scientifiques et littéraires, que ce soit la philosophie, l'esthétique, les sciences dures. Une couche de richesse de vocabulaire leur sert fréquemment à envelopper un discours qui parfois peine à s'extraire du domaine du nébuleux.

Une fois déconnectées de leur œuvre-référent, des expressions se transforment en îlots de signification à la dérive, vides de contenu tangible, et continuent pourtant à véhiculer une valeur esthétique inhabitée. Habituellement subordonnés à l'exposition à proprement parler, ces textes semblent donc aussi posséder une logique et un univers propre qui méritent d'être exposés *per se*.

Boîte à outils pour jeunes curateurs sous pression ou collection de jolis mots-valises, DÉJÀ-LU se constitue à travers la lecture de communiqués de presse d'expositions d'art contemporain et l'extraction subjective d'expressions ou mots qui semblent habitées par le *Zeitgeist* en vigueur dans les galeries et musées.